



La guerre par ricochet

par Franc Mannoni (Matricule des anges, N° 131 mars 2012)

Trois histoires de victimes et de bourreaux dans un monde qui s'écroule, par Patrick da Silva.

Théâtre, poésie, roman : Patrick da Silva, né en 1956, ne varie pas les genres par effet de mode ou snobisme. Dès les premiers mots d'*À la guerre*, on comprend qu'il cultive l'amour de la langue. Il trace ses sillons. Il retourne les phrases comme on casse des mottes de terre. Il choisit ses mots à la manière d'un jardinier, qui trie avec soins ses graines et n'en garde que les meilleures. Le lecteur se délecte à retrouver des mots perdus, des récoltes dont on avait oublié le parfum. Des bredins qui *embésinent*, des *gounelles* qui volent au moindre vent : il y a du Bourbonnais, de la terre et du corps dans le style de Patrick da Silva. Pour conter ses histoires, il sait aussi se jouer des rythmes. Des phrases caressantes à la Giono décrivent pourtant un crime de guerre dans *Dix ans* : *J'ai vu tomber par plaques les longs cheveux blonds de ma mère et ses larmes couler en silence*. Un drame raconté en un temps figé, aussitôt bousculé par de courtes incises : *Elle est droite. Elle lui fait front ; un instant ils se toisent. Elle est livide, lui écarlate*. Toute honte bue, cette première héroïne victime de la guerre et des hommes, d'une amitié mal venue avec un soldat d'un autre camp, refuse de plier. Elle rejette la haine et la culpabilité, la justice vengeresse et aveugle des lâches. Elle sombre, terrassée par son bourreau, dans une mort lente qui ne restera pas impunie.

Plus sombre encore, *Au soleil* est mêlé de mystère. Qui est cette femme et à qui parle-t-elle ? À qui s'adressent ses monologues qui rappellent les plaidoyers du théâtre antique ? Mariée à une gueule cassée, elle-même torturée et défigurée au vitriol, quel a été son crime ? Celui d'avoir été broyée entre deux emprises : celle, plaintive, de son homme abîmé, et cette autre, plus sournoise, de son frère incestueux. *J'ai joui de mon frère par toutes les fibres de mon corps, et la semaine suivante, je l'ai à nouveau entraîné dans les bois*. Un éblouissement, une illusion, qui laissent place à la terreur lorsqu'elle comprend qu'elle a été réduite à un ventre, venu combler l'impuissance de son époux. Au-delà de toutes les douleurs, d'un visage qui se délite, elle aussi assume, avec cette *rage de vie infusée dans la viande*. Elle ne cherche qu'un *chagrin vierge de ressentiment*.

Mon frère, dernier volet du triptyque, pourrait faire penser que l'histoire va cette fois se jouer strictement entre hommes. C'est le cas, si l'on excepte le fantôme d'une victime assassinée, une femme encore, dénoncée et exécutée par les vainqueurs de la guerre. Le frère du veuf a laissé pour lui une longue lettre confession. Il y met toute son amertume et toute sa rage. Il peste contre la pitié qu'il a toujours suscitée, lui, le paralytique. *Ils ont eu l'impudence béate d'enrôler mon enfance éclopée, ma jeunesse en quenouille, mon interminable décrépitude, la torture de mon dos, sous la bannière des plaies du Christ*. Les vies brisées de Patrick da Silva n'ont pas été détruites au front. Ce sont des drames de l'arrière, des dégâts collatéraux, sans honneurs posthumes ni commémoration. Pas de médailles pour les oubliés de la gloire. Ils montrent aussi que par effet de dominos, les soldats tombent dans les tranchées, les blessés ont le cœur qui boîte,



et les femmes, restées civiles, encaissent toutes les violences, si ce n'est pendant le conflit, au retour des écopés. Les trois récits de ce recueil s'entrechoquent. Les malheurs des uns aident à comprendre les douleurs des autres. Le courage et la ténacité livrent bataille dans un monde qui s'écroule. Avec la vie, comme instinct, qui pousse vers l'avant. ■

À la guerre L'Amourier éditions 2011
par Françoise Oriot (Basilic, N°40 décembre 2011)

Le deuxième livre de Patrick Da Silva publié par l'Amourier pourrait être placé sous le signe de Némésis, la juste colère, la vengeance qu'exercent les jaloux (dieux dans l'Antiquité, humains soumis à leurs affects, de nos jours). *À la guerre*, mais pas au front, dans les tranchées, là où on se bat et où on risque sa vie : plutôt à l'arrière, dans ces lieux où l'impuissance attise les rancœurs.

Trois nouvelles – deux plus courtes encadrant un monologue d'une extraordinaire intensité – racontées à la première personne par trois narrateurs : un garçon de dix ans, une femme, un infirme. C'est la blessure reçue qui exige vengeance, et pourtant, pas de pathos dans l'écriture de Da Silva. Implacable comme le *fatum*, il conduit son récit de main de maître, sans nous laisser le temps de deviner ce qui va arriver. Et quand on croit être parvenu au pire, ce n'est qu'un leurre, car la vengeance appelle la vengeance !

C'est dans la deuxième nouvelle que se révèle tout l'art de Patrick Da Silva. Comme dans l'énigmatique et passionnant "*Pas à vous*", la seconde partie de *Demain*, son précédent livre chez l'Amourier, l'écrivain nous plonge d'un seul coup – violemment presque – dans un univers sans repères, hors contexte. Il faudra quelques pages pour comprendre qui parle et à qui. C'est la magie de la fiction qui opère à plein, on oublie qui on est et où on est, entraîné par cette langue rythmée, très évocatrice : *je n'ai pas voulu de la corde sans doute parce que je suis une chienne et que j'aime la vie, et que j'ai cette rage de vivre infusée dans la viande ; mais si je n'en ai pas voulu c'est surtout parce que ce n'eût pas été juste. Le crime n'a pas commencé là !*

À chaque personnage, sa langue – charnue ou maniérée – (*Tu discernes dans la rondeur des déliés une rouerie de chanoine, dans la vigueur des pleins une arrogance dominicaine ; l'élégance cursive serait un atavisme de copiste, le dépôt millénaire de l'obséquiosité*), ses sentences (*Elle a toujours aimé le malheur. Quand elle n'en avait pas elle volait celui des autres*) qui le dessinent de l'intérieur et, nous le donnant à entendre, nous le donne mieux à voir que ne le ferait une description détaillée.

La langue joue de tous les registres, se veut parfois triviale : *Vous êtes fafiot ou vous me prenez pour une tanche ?* mais n'hésite pas à abuser de l'imparfait du subjonctif : *Figurez-vous, j'ai comme subodoré qu'il puisse se trouver que je vous rencontrais et, qu'en la circonstance il était probable que je ne fissais pas, cette fois, demi-tour.*

Leur voix ainsi sculptée, les trois narrateurs sont plus vivants que bien des gens que nous côtoyons, leur tragédie nous est douleur et... immense plaisir de lecture ! ■



Cette année, le 5 mai dernier, le prix de la nouvelle Littér'Halles 2013 a été décerné à Patrick de Silva pour son recueil *À la guerre* par le salon de la nouvelle de Decize dans la Nièvre.

Ce sont d'abord trois récits en triptyque comme les trois volets d'une tragédie qu'est la guerre, la première ou la seconde, n'importe quelle guerre. Et il y a ceux qui meurent à la guerre, mais il y a pire pour ceux qui survivent à la guerre : les hommes qui en reviennent blessés, "gueules cassées" et autres mutilés de la vie, sans oublier les femmes qui en subissent les conséquences... et finalement les familles entières qui explosent littéralement.

Ce sont aussi trois confessions faites longtemps après les événements. Leur violence fait écho aux horreurs de la guerre. D'abord la confession d'un enfant bâtard, qui l'été de ses *Dix ans*, voit la guerre, puis l'Occupation et qui voudra venger sa mère tondue à la Libération. Puis celle posthume d'un frère, infirme de naissance, qui avoue avoir "donné" Tania la fiancée de son frère entré en Résistance (*Confession* qui n'est pas sans rappeler celle que Marguerite de Thérèlles fait à sœur au moment de mourir dans la nouvelle de Maupassant). Celle enfin qui constitue le panneau central et le joyau de ce recueil, long monologue (50 pages) d'une seule "coulée" de paroles où une femme se délivre en révélant toutes les violences subies dans sa vie, depuis le retour de guerre de son mari, comme autant des bombes à retardement : défiguration au vitriol, meurtre, suicide, inceste, avortement... Face à un prêtre qui reste silencieux dans l'ombre, c'est pour elle le seul moyen pour retrouver un peu de bonheur de vivre *Au soleil*.

Ce sont finalement trois destins auxquels Patrick da Silva a su donner une langue, un souffle et une force rares.

